

CRISE ET PANDÉMIE. IMPACT ÉMOTIONNEL ET PSYCHOSOCIAL DU CONFINEMENT

[Pierre Bouchat](#), [Hannah Metzler](#), [Bernard Rimé](#)

Martin Média | « [Le Journal des psychologues](#) »

2020/8 n° 380 | pages 14 à 20

ISSN 0752-501X

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2020-8-page-14.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Martin Média.

© Martin Média. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Crise et pandémie. et psychosocial



Pierre Bouchat

Maître de conférences à l'université de Lorraine

Chargé de cours invité à l'UCLouvain (Belgique)



Hannah Metzler

Chercheuse postdoctorale en sciences cognitives et en sciences sociales computationnelles
Complexity Science Hub Vienna



Bernard Rimé

Professeur émérite
Chercheur en Sciences affectives
Université catholique de Louvain

Jusqu'alors, aucune étude n'avait pu être initiée à la faveur d'un événement émotionnel collectif de haute intensité tel que la pandémie de la Covid-19 et s'inscrivant dans la durée. Une crise inédite qui a suscité le besoin de se pencher sur les conséquences des mesures de confinement alors prescrites puis de déconfinement, en termes d'émotions, de leur expression, de leur impact, de leur évolution. Une enquête qui s'est aussi arrêtée sur les actions exercées par les attitudes politiques. Résultats.

De nombreuses personnes n'ont jamais été exposées à une pandémie, et celle de la Covid-19 les a prises par surprise. En quelques jours, ces personnes ont dû faire face à une menace pour leur santé, à des changements radicaux dans leur vie sociale et professionnelle, à des pertes humaines, et à un avenir incertain. Tout le monde a vécu des émotions et l'émotion appelle à la clarification des événements et à la production de sens (Rimé, 2020a). Les innombrables questions adressées aux experts et aux médias en cette période ont démontré le besoin omniprésent de clarifier l'expérience collective en cours. Cet article propose un tour d'horizon des principaux résultats de trois études qui viennent d'être réalisées sur l'impact psychosocial de la pandémie et dont la publication est en préparation. Ces études portent respectivement sur l'expression et le partage social des émotions par Twitter dans 18 pays au moment du déclenchement de la pandémie, sur l'évolution de l'impact émotionnel et social du confinement et du déconfinement, et sur les relations entre l'exposition à une menace et les

attitudes sociopolitiques, avec une attention particulière pour la question de la tentation de privation de liberté.

RÉPONSES ÉMOTIONNELLES COLLECTIVES AU DÉCLENCHEMENT DE LA PANDÉMIE

Pour l'étude des événements émotionnels collectifs et de leur impact sur les comportements sociaux, la pandémie a ouvert une voie exceptionnelle en installant dans la durée un épisode émotionnel collectif de haute intensité. Or, jusqu'ici, les études ont été limitées à l'impact d'événements collectifs ponctuels, comme les attentats terroristes, catastrophes, ou deuils collectifs (pour revue, Rimé, 2020b). On connaît bien l'impact des expériences émotionnelles individuelles sur la communication sociale et on sait, en particulier, qu'une telle expérience active le besoin d'en parler avec son entourage (Rimé, 2009a, 2009b ; Rimé, Bouchat, Paquot, Giglio, 2020). Plus une émotion est intense, plus elle sera partagée. On connaît aussi l'impact des événements collectifs ponctuels, où le partage social de l'émotion se corse du fait que chaque membre de la communauté devient à la fois source et cible (Rimé, 2007). Chacun en parle et chacun écoute également les autres en parler. Or, cette écoute a pour effet d'activer les émotions et donc de stimuler le besoin d'en parler. Les innombrables interactions déclenchées par un événement qui affecte tout le monde réarment donc continuellement le processus de partage. Celui-ci pourrait ainsi atteindre des valeurs astronomiques et même ne jamais prendre fin. Les études antérieures ont confirmé cette abondance du partage social lors d'épisodes émotionnels collectifs, mais elles ont également montré sa disparition après 2 à 3 semaines (Garcia et Rimé, 2019 ; Pennebaker et Harber, 1993 ; Rimé, Páez, Basabe, Martínez, 2010). Selon James W. Pennebaker et Kent D. Harber (1993), cette disparition s'explique par une saturation de l'écoute. Après quelques jours, les gens ne supportent plus qu'on leur parle de l'événement, mais

Impact émotionnel du confinement

ils demeurent eux-mêmes en demande du partage de leurs propres émotions.

Que se passe-t-il lors d'un épisode émotionnel qui s'installe dans la durée ? Ici, le déclencheur de l'émotion – la pandémie, ses menaces et ses conséquences – se répète jour après jour. Qu'en est-il, par ailleurs, des réponses émotionnelles spécifiques dans un tel contexte ? Bruce Doré et collègues (2015) ont suivi l'évolution des émotions provoquées par une fusillade dans une école. Ils ont constaté que la réponse émotionnelle collective est d'abord celle de la tristesse suscitée par les pertes subies. Mais, à mesure que l'événement tragique s'éloigne dans le temps, cette réponse évolue vers l'anxiété à la perspective de drames semblables dans le futur. Dans le cas d'une pandémie, le processus devrait s'inverser puisque la menace y précède les conséquences négatives.

Les émotions dans les communications twitter

Pour examiner ces questions, Hannah Metzler, Bernard Rimé, Thomas Niederkrotenthaler, Anna Di Natale, et David Garcia (2020) ont observé l'impact émotionnel de l'installation de la pandémie à travers le partage collectif des émotions relevé sur le réseau Twitter de 4 continents et dans 18 pays au cours de la phase initiale de la pandémie Covid-19. La base de données comprend 8,3 milliards de tweets en six langues, couramment parlées par au moins un des auteurs. Par pays, l'analyse du contenu lexical (méthode *Linguistic Inquiry and Word Count*, Pennebaker *et al.*, 2015) a établi la fréquence journalière de tweets contenant au moins un terme associé à l'anxiété, à la colère, à la tristesse ou à l'émotion positive du 1.01.2019 au 15.04.2020. L'analyse s'est ensuite concentrée sur six périodes : une période-contrôle précédant la pandémie (du 15.01.2020 au 14.02.2020) et cinq périodes successives d'une semaine commençant le jour où 30 cas ont été confirmés dans le pays. Afin de standardiser les données journalières de ces six périodes, leurs valeurs brutes ont été

transformées en valeurs relatives, par référence à la valeur journalière moyenne observée l'année précédente (2019) pour le jour de la semaine correspondant.

Les résultats ont montré que, dans la plupart des pays, les niveaux d'anxiété ont commencé à croître dès avant le début des mesures de distanciation sociale. Ils ont brusquement et massivement augmenté pendant la première semaine de la pandémie. Ils sont demeurés au niveau le plus élevé jusqu'à la troisième semaine pour diminuer ensuite fortement tout en demeurant nettement au-dessus de la ligne de base.

Les augmentations initiales rapides de l'anxiété donnent à penser que le partage social des émotions a amplifié la réponse à la menace imminente. La nette détente constatée environ trois semaines plus tard correspond à la phase d'inhibition évoquée par James W. Pennebaker et Kent D. Harber (1993). Toutefois, ce déclin a été plus faible qu'en réponse à des événements ponctuels comme les attentats terroristes survenus à Paris en novembre 2015 (Garcia et Rimé, 2019), peut-être en raison de la nature plus diffuse d'une menace davantage répartie dans le temps.

Par rapport à la période-contrôle, les mots de tristesse n'ont pas augmenté de manière significative au cours de la première semaine de la pandémie. Ils se sont ensuite accrus sensiblement et de manière progressive pour atteindre leur niveau le plus élevé pendant les 3^e et 4^e semaines et diminuer, ensuite, légèrement au cours de la 5^e semaine. Tous les pays, sauf deux, ont enregistré une augmentation significative des termes de tristesse après le début de la pandémie et l'expression de tristesse y était encore supérieure à la ligne de base pendant la 5^e semaine. Comme on l'avait envisagé, les termes d'anxiété ont augmenté avant ceux de tristesse, en cohérence avec le fait que, dans une pandémie, l'exposition à la menace précède l'exposition aux pertes ainsi qu'à la réduction drastique de la vie sociale. En contraste avec les termes d'anxiété et de tristesse, ceux de colère n'ont pas augmenté de manière significative par →

→ rapport au niveau de la période-contrôle. Au contraire, ils ont diminué pour atteindre un niveau inférieur à celui-ci dès la 2^e semaine. Le niveau plancher a été atteint lors de la 3^e semaine et s'est maintenu jusqu'à la fin de période d'observation. Dans 12 des 18 pays, cette diminution des termes de colère a été observée au moment où les mesures de distanciation sociale ont été mises en place. Dans huit de ces pays, les termes liés à la colère avaient déjà diminué dès le moment où les gouvernements ont commencé à prendre des mesures de distanciation sociale affectant la majeure partie de la population. Dans la plupart des pays où la colère a diminué, celle-ci est demeurée inférieure à son niveau de base jusqu'à la fin de la période analysée. Cette diminution de la colère, dès le début des mesures, suggère que la population n'y était pas opposée, et que les controverses politiques au départ de la pandémie se sont faites rares. Le fait que la colère ait diminué alors que la tristesse a augmenté correspond également aux données neurales récentes selon lesquelles la tristesse contrecarre la colère (Zhan *et al.*, 2018). Contrairement aux trois émotions négatives, les mots exprimant des émotions positives sont restés relativement

La période de confinement n'a pas, en moyenne, radicalement modifié le regard que les individus portent sur leur existence.

stables tout au long de la flambée de Covid-19. À l'exception d'une légère diminution durant les deux premières semaines de la pandémie, ils n'étaient pas significativement différents des données de base de 2019. Le schéma des résultats est moins cohérent d'un pays à l'autre que celui de l'évolution des émotions négatives. Les tweets contenant des mots positifs ont été légèrement moins fréquents en moyenne depuis le début de la pandémie dans neuf pays, mais légèrement plus fréquents dans trois autres pays.

En conclusion...

Les données de cette étude mettent, donc, en évidence des réponses émotionnelles collectives à la phase initiale de la pandémie assez semblables dans 18 pays répartis sur le globe. Ces réponses sont caractérisées d'abord par un accès abrupt de manifestations anxieuses qui décroît ensuite pour laisser la place à l'expression de tristesse doublée d'un déclin des manifestations de colère. Il est remarquable que

Note

* En Belgique, les deux langues principales sont le français et le néerlandais (la troisième langue nationale étant l'allemand).

les mots d'émotions positives soient demeurés globalement stables au cours de cette période fortement marquée par l'expression d'émotions négatives. Les recherches futures devront examiner les développements à long terme de ces différentes manifestations. La tristesse pourrait continuer à s'accroître à mesure que les conséquences personnelles, sociales et économiques s'amplifient, tandis que la colère peut rebondir en fonction de l'évolution de la pandémie et du regard critique jeté par les populations sur la gestion de la crise. Les émotions positives pourraient évoluer avec l'annonce progressive des mesures de déconfinement.

CONFINEMENT ET DÉCONFINEMENT : IMPACT ÉMOTIONNEL ET SOCIAL

La pandémie de coronavirus a conduit les gouvernements de nombreux pays à imposer des mesures de confinement à leurs populations. Pour la plupart des habitants, ces mesures ont entraîné une réduction drastique des relations interpersonnelles. Or, les interactions sociales ont des effets bénéfiques puissants sur la santé physique et mentale (Berkman, Glass, Brissette, Seeman, 2000 ; Jetten, Haslam, Alexander, 2012), ainsi que sur la prévention de la mortalité (Cohen, 2004 ; Holt-Lunstad, Smith, Baker, Harris, Stephenson, 2015 ; Shor et Roelfs, 2015). Notre deuxième étude (Bouchat, Rimé, Résibois, DeSmet, Páez, 2020), réalisée en Belgique, a eu pour objectif d'appréhender les effets du confinement – puis du « déconfinement » – sur l'évolution de plusieurs indicateurs psychosociaux clés. Ces indicateurs se répartissent en deux grandes catégories. La première regroupe des variables ayant trait aux émotions et au bien-être psychologique : affects positifs et négatifs (optimisme, espoir vs peur, angoisse), satisfaction par rapport à la vie, sentiment de menace liée à la Covid et ouverture à l'expérience (mesure d'État). La seconde catégorie d'indicateurs est composée de variables psychosociales : soutien social perçu, sentiment de solitude, partage social des émotions et synchronisation émotionnelle. Afin d'appréhender ces variables, nous avons mis sur pied un questionnaire bilingue* composé de mesures standardisées. Le design de cette étude repose sur des collectes de données à trois moments clés : le début du confinement (où chacun tente de s'adapter à la situation inédite), la fin de la version stricte de celui-ci (à ce moment, la plupart des gens sortent de plusieurs semaines d'isolement social) et la semaine qui a suivi la phase principale de « déconfinement » (retrouvailles familiales, levée des principales restrictions de circulation, ouverture des cafés et restaurants). Ainsi, un premier questionnaire en ligne a été diffusé largement via les médias belges, une semaine après le début officiel de

la période de confinement. En Belgique, celle-ci a commencé le 17 mars. Un total de 1 383 participants ont rempli le questionnaire entre le 25 mars et le début du mois d'avril 2020 (68,1 % de femmes d'un âge moyen de 46 ans). Une deuxième collecte de données a été réalisée lors de la semaine précédant la première étape de « déconfinement », auprès de 551 des participants initiaux. Enfin, une troisième collecte a eu lieu à partir du 9 juin, lendemain de la phase la plus importante de « déconfinement » (468 participants). Il est important de préciser qu'en moyenne, les participants à cette étude sont caractérisés par un niveau d'études plus élevé que le reste de la population belge (36,8 % possèdent un diplôme de Master). Il est, dès lors, probable que nous aurions eu des résultats différents si nous avions touché des milieux moins favorisés.

DES DÉBUTS RASSURANTS

L'examen du niveau des principales variables après une semaine de confinement révèle un schéma qui est loin d'être dramatique. Les participants rapportent nettement plus d'affects positifs que négatifs, un niveau de satisfaction moyen par rapport à la vie et une ouverture à l'expérience élevée. En outre, la menace perçue liée à la pandémie, que l'on aurait supposée très élevée, est d'un niveau moyen (4,09 sur une échelle allant de 1 à 7). Sur le plan psychosocial, le soutien social perçu est très élevé (5,3) et le sentiment de solitude relativement bas. La synchronisation émotionnelle perçue et le partage social des émotions atteignent des niveaux proches du point médian de l'échelle. Ce schéma n'est donc pas celui d'un abattement psychologique ou d'une panique généralisée, mais celui d'un investissement important de la dimension collective de l'existence (soutien social perçu élevé et solitude basse). Qu'en est-il, en revanche, lorsque la situation de confinement dure plusieurs semaines, puis lorsque celle-ci prend fin ?

UNE ÉVOLUTION CONTRASTÉE

Afin de répondre à cette question, nous allons examiner les résultats de 273 personnes qui ont répondu au questionnaire à chacun des trois temps de mesure. Les données recueillies pendant le confinement (deuxième recueil) indiquent que le niveau des affects positifs se réduit et que celui des affects négatifs augmente. Il y a donc un impact émotionnel bien réel de la situation. Parallèlement, le niveau de satisfaction par rapport à la vie reste stable du premier au deuxième temps de mesure. Cela suggère que la période de confinement n'a pas, en moyenne, radicalement modifié le regard que les individus portent sur leur existence. De plus, le sentiment de menace n'augmente pas et l'ouverture à l'expérience présente un niveau encore supérieur à celui de départ.



En somme, bien qu'on constate un impact émotionnel, on n'observe guère d'indication de déstabilisation émotionnelle. En revanche, au plan psychosocial, l'impact négatif de la situation de confinement est très net, car tous les indicateurs de liens sociaux sont en baisse tandis que le sentiment de solitude augmente. Ces résultats montrent qu'après une période initiale d'effervescence sociale, l'intensité des interactions interindividuelles s'émousse et s'accompagne d'un accroissement du sentiment de solitude. Ces données suggèrent que le besoin social s'est fait lourdement sentir pendant cette période.

Cette évolution laisse présager des conséquences néfastes d'un isolement prolongé. Néanmoins, contrairement à ce qui pourrait être attendu d'une privation importante d'interactions sociales, nous avons noté que les indicateurs émotionnels et de bien-être psychologique ne semblent pas avoir été fortement affectés par l'expérience de confinement. Ce résultat étonnant suggère que des mesures ont été mises en œuvre pour pallier la réduction des interactions interindividuelles. En particulier, les interactions sociales en ligne ont probablement permis de compenser la privation des contacts directs. Les niveaux de l'ouverture à l'expérience (un indicateur de la créativité), élevés au départ, et →

→ encore considérablement accrus au deuxième temps de mesure soutiennent fortement une telle interprétation. Ils suggèrent également une expérience de curiosité et d'intérêt pour des modalités d'existence radicalement différentes.

Un retour à la « normale » ?

Pour la troisième phase (levée importante – mais partielle – du confinement), le premier constat est celui d'une forte réduction du sentiment de menace. Cela confirme que cette levée du confinement a suscité un réel soulagement. D'ailleurs, à ce moment précis, en plusieurs points du pays, on a noté des « débordements » (rassemblements festifs de jeunes gens) qui ont préoccupé la presse, les experts, et les politiques. En cohérence avec cette baisse du sentiment de danger, on constate que les affects positifs et négatifs ont retrouvé leur niveau du premier temps, tandis que la satisfaction de vie demeure toujours parfaitement stable (même niveau qu'aux premier et deuxième temps).

En outre, l'ouverture à l'expérience demeure à son niveau élevé du deuxième temps. Ce tableau positif montre que, du point de vue émotionnel, les gens retrouvent leurs marques, tout en maintenant l'ouverture accrue à l'expérience gagnée au cours du confinement. Par ailleurs, en ce qui concerne les variables psychosociales, elles reprennent toutes des couleurs, mais sans pour autant retrouver leur niveau du début, ce qui manifeste qu'on est en route vers la restauration, mais que la vie sociale n'a certainement pas repris son niveau du début. Il nous manque évidemment des mesures d'avant confinement pour connaître les véritables niveaux de base, qui étaient peut-être supérieurs à ceux que nous avons enregistrés lors de nos mesures du début du confinement. Enfin, il est bon de préciser qu'on ne peut exclure que celles et ceux qui se trouvaient dans des situations personnelles particulièrement difficiles (touchés personnellement par les problèmes financiers, la maladie ou la perte de proches) n'ont peut-être pas été enclins à répondre au questionnaire. Il faut probablement considérer que ces résultats représentent surtout les réponses de personnes pour lesquelles le confinement n'a pas représenté une situation dramatique, ce qui est sans doute le cas du plus grand nombre.

PERCEPTION DE MENACE ET TENTATION AUTORITAIRE

Au motif que la pandémie de la Covid-19 constitue une menace directe pour la vie des citoyens, les gouvernements de nombreux pays ont imposé à leurs populations des réductions drastiques de la liberté de circulation. Bien que

ces mesures soient justifiées par des impératifs de santé publique, elles représentent également un défi pour la démocratie et les droits fondamentaux. Elles alimentent la crainte que les pandémies ne déclenchent un recul de la liberté dans le monde entier. Cette crainte n'est pas illusoire. En fait, les autorités de différents pays utilisent déjà le coronavirus comme motif pour réprimer les droits fondamentaux à des fins politiques. Ainsi, un article récent du *New York Times* (30 mars 2020) notait : « En Hongrie, le Premier ministre peut désormais gouverner par décret. En Grande-Bretagne, les ministres ont ce qu'un critique a appelé un pouvoir "larmoyant" pour détenir les gens et fermer les frontières. En Israël, le Premier ministre a fermé les tribunaux et a entrepris une surveillance intrusive des

Les participants de droite qui se sentent très menacés sont plus susceptibles de soutenir les restrictions à la démocratie que les personnes de gauche ou du centre.

citoyens. Le Chili a envoyé l'armée sur les places publiques autrefois occupées par les manifestants. La Bolivie a reporté les élections. » Quelle est l'attitude des citoyens devant de telles politiques qui révèlent l'évolution des gouvernements vers un pouvoir accru et une politique autoritaire ?

Il existe une littérature empirique forte à l'appui de l'idée que l'exposition à une menace entraîne un changement des attitudes politiques dans une direction plus favorable à l'autoritarisme ou au conservatisme (pour revue, Jost, 2006). Des études expérimentales ont démontré qu'il existe un lien causal entre ces variables (Altemeyer, 1981 ; Duckitt et Fisher, 2003). La peur de la mort et la visibilité de la mort semblent particulièrement propres à renforcer le conservatisme. Une méta-analyse des études relatives aux prédicteurs psychologiques du conservatisme a montré que les deux facteurs dominants étaient la menace systémique et la peur de la mort (Jost *et al.*, 2003a, 2003b). Dans les données de 16 pays, l'exposition à des circonstances objectivement menaçantes, comme des attaques terroristes, a été associée à un « glissement conservateur » (Jost, Stern, Rule, Sterling, 2017). Après les attentats contre *Charlie Hebdo* à Paris, les gens étaient davantage favorables à des politiques autoritaires comme la peine capitale ou le souhait d'un dirigeant fort (Vasilopoulos, Marcus, Foucault, 2019). La relation entre les conditions menaçantes et une orientation autoritaire semble donc bien établie. Pourquoi ce lien ? Les explications avancées jusqu'à présent se sont concentrées sur des facteurs cognitifs comme la réduction de l'incertitude, les visions du monde préexistantes, l'exposition sélective aux informations ou la préoccupation pour la sécurité nationale. Notre hypothèse est que le facteur explicatif se situe plutôt au niveau des émotions collectives.

Examen de la dynamique émotionnelle collective

Dans le contexte de la pandémie de la Covid-19, nous avons mené une étude (Bouchat, Rimé, Páez, 2020) destinée à examiner le rôle de la dynamique émotionnelle collective qui se développe typiquement lorsque les membres d'une société sont exposés ensemble à une condition menaçante. On sait qu'en présence d'une menace commune, un partage collectif des émotions se développe dans la population concernée (Garcia et Rimé, 2019 ; Rimé, 2020b). Dans ces circonstances, la communication sociale reproduit un processus que Emile Durkheim (1912) considère comme le pivot des rituels sociaux et des rassemblements collectifs. Selon lui, lorsqu'ils sont exprimés collectivement, les sentiments humains s'intensifient, car chacun est entraîné par les autres. Les participants éprouvent alors une effervescence collective, une communion émotionnelle, qui accroît leur sentiment d'appartenance sociale et renforce les croyances qu'ils partagent avec leur groupe. Cet effet est désormais bien étayé par des données empiriques. Dans quatre études, Dario Páez, Bernard Rimé, Nekane Basabe, Anna Wlodarczyk et Larraitz Zumeta (2015) ont montré que la participation à un événement émotionnel collectif renforce la solidarité perçue et l'adhésion aux valeurs communes. Les études ont, en outre, mis en évidence le rôle médiateur de l'effervescence collective, décrite par Emile Durkheim. Plus les participants avaient éprouvé un sentiment de synchronisation émotionnelle au cours du rassemblement, plus les effets de ce rassemblement sur la solidarité perçue et l'adhésion aux valeurs communes étaient marqués chez eux. Mais, dans les rassemblements qui ont été étudiés, les gens se réunissaient pour un motif commun. Ils partageaient déjà des croyances, et ce sont ces croyances préexistantes qui étaient renforcées par le rassemblement. Pour sa part, une pandémie affecte non un sous-groupe, mais bien une population dans toute sa diversité. Quelles seront alors les croyances renforcées par un processus de synchronisation émotionnelle ? Sans doute s'agira-t-il des croyances préexistantes. Mais, alors, on devrait s'attendre à ce qu'un tel processus renforce la position autoritaire des conservateurs et consolide la position solidaire des libéraux. C'est cette hypothèse que nous avons mise à l'épreuve dans une étude menée auprès de 1 128 répondants belges au cours de leurs trois premières semaines de confinement. Le questionnaire de l'étude comportait des mesures de menace perçue et d'anxiété ainsi que de synchronisation émotionnelle perçue. On a également interrogé les répondants sur leur orientation politique habituelle. Enfin, on a évalué, d'une part, leur assentiment à des mesures de restriction de la démocratie et, d'autre part, leur inclination à la solidarité.

Menace et opinions sociopolitiques

En premier lieu, les résultats ont montré que la perception de menace entraine en relation positive avec l'assentiment à des mesures de restriction de la démocratie et au souhait d'un *leadership* fort. Mais cette menace perçue était aussi liée, dans une moindre mesure, avec la solidarité. Ces résultats rencontrent donc la littérature empirique selon laquelle l'exposition à une menace entraîne un changement d'attitude politique dans une direction plus favorable à l'autoritarisme. Mais ils montrent que la perception de menace est également en lien avec la solidarité. La menace semble donc renforcer les opinions sociopolitiques qui sont pertinentes pour tous les segments idéologiques de la population – et pas seulement pour les conservateurs. Plus précisément, nos analyses montrent que les participants de droite qui se sentent très menacés sont plus susceptibles de soutenir les restrictions à la démocratie que les personnes de gauche ou du centre. Inversement, les participants de gauche qui se sentent fortement menacés sont plus susceptibles d'approuver les principes de solidarité que les participants de droite.

Le rôle clé de la synchronisation émotionnelle perçue

L'objectif principal de l'étude était d'évaluer le rôle de la synchronisation émotionnelle perçue – un indicateur de l'effervescence collective décrite par Durkheim – dans la relation entre la menace et les opinions sociopolitiques. Dans cette perspective, nous avons constaté que plus les gens se sentent menacés, plus ils éprouvent une synchronisation émotionnelle avec leurs concitoyens. Ces résultats renforcent un ensemble croissant de preuves qui montrent qu'en cas de menace collective, les membres de la communauté ressentent de fortes émotions et développent une effervescence communicative qui, à son tour, conduit à une communion émotionnelle (Pennebaker et Harber, 1993 ; Pelletier et Drozda-Senkowska, 2016 ; Garcia et Rimé, 2019). Une telle effervescence communicative est d'ailleurs parfaitement illustrée par les énormes accroissements de tweets contenant des termes émotionnels au cours des cinq premières semaines de la pandémie qui ont été observés dans la première étude évoquée dans cet article. En outre, nos résultats mettent en évidence le rôle essentiel joué par la synchronisation émotionnelle dans la prédiction des opinions sociopolitiques. Nous avons prédit que, dans le cas d'une effervescence collective impliquant l'ensemble de la société, le processus collectif devrait avoir pour effet de renforcer l'adhésion aux croyances et valeurs partagées par les membres de sous-groupes de la société (ici, les libéraux →

→ et les conservateurs). Les résultats ont clairement soutenu cette prédiction. En effet, la synchronisation émotionnelle perçue est clairement liée à la solidarité, mais aussi à l'approbation des restrictions à la démocratie. Et ce lien est beaucoup plus fort que le lien direct entre la menace perçue et les opinions sociopolitiques. En outre, l'hypothèse de la polarisation des opinions a été fortement soutenue par les résultats des interactions : la synchronisation émotionnelle perçue est liée à l'adhésion aux restrictions à la démocratie chez les participants les plus conservateurs. Et, inversement, la synchronisation émotionnelle est liée à une solidarité accrue parmi les participants les plus libéraux. Cet effet s'explique par le fait que, lors du partage collectif des émotions qui produit la perception de la synchronisation émotionnelle, chacun communique plus facilement avec ceux qui ont des opinions proches des siennes. À son tour, cette communication avec des pairs spécifiques conduit au renforcement des opinions partagées et à la polarisation. Cette étude est ainsi la première qui, à notre connaissance, illustre le fondement émotionnel qui sous-tend le rapport entre menace perçue et opinions sociopolitiques.

CONCLUSIONS

Aujourd'hui, nous avons tous conscience que nous sommes loin d'en avoir fini avec la pandémie Covid-19. On s'attend

à une évolution à long terme qui sera marquée par des soubresauts et des coups de théâtre difficilement prévisibles. L'activité scientifique intensive que cette pandémie a suscitée promet des développements nombreux des connaissances sur les réponses humaines à ce type de crise. Les travaux rapportés dans ces pages ne représentent sans doute que des premiers pas dans cette direction. Ils ont permis d'établir quelques faits. En premier lieu, le déclenchement de cette crise correspond à la mise en œuvre d'un partage social d'émotions d'une amplitude exceptionnelle, comme en témoignent les niveaux atteints par les « tweets émotionnels » au cours des cinq premières semaines. En deuxième lieu, nos résultats longitudinaux suggèrent que l'exposition aux menaces à la santé et les conditions de vie sociale drastiquement modifiées de cette crise n'ont pas eu un impact dramatique sur la plus grande partie de la population. En particulier, les chiffres de la satisfaction de la vie sont demeurés parfaitement stables au cours de la période de confinement-déconfinement. On retrouve ici une indication de la résilience dont témoignent généralement les populations exposées à des conditions extrêmes. Enfin, en troisième lieu, nous avons observé que les conditions de la pandémie avaient un impact sur les attitudes politiques, et que la dynamique émotionnelle collective à l'œuvre dans ces conditions y entre en ligne de compte. ▸



FORMATION WAIS IV

Sous la direction de Charlotte SOUMET-LEMAN, psychologue clinicienne
10 septembre 2020

FORMATION CERTIFIANTE LA PRATIQUE DU COACHING PROFESSIONNEL

11 sessions de 2 jours, de septembre 2020 à mai 2021

PSYCHO-ONCOLOGIE. Patients, proches, soignants : ce que le cancer révèle et mobilise sur le plan psychique

Sous la direction de Hélène DE LA MÉNARDIÈRE, psychologue clinicienne
5-6 octobre et 30 novembre – 1^{er} décembre 2020

ÉVALUATION ET TRAITEMENT DES ENFANTS VICTIMES ET PRESUMÉES VICTIMES DE VIOLENCES SEXUELLES ET PHYSIQUES

Sous la direction de Hubert VAN GJSEGHEM, psychologue et expert psycholégal
8-9 octobre 2020

LES TROUBLES D'APPRENTISSAGE DE L'ENFANT ET DU JEUNE ADOLESCENT

Sous la direction de Delphine BACHELIER et Georges COGNET, psychologues cliniciens
5-6 novembre 2020

DANS LE CADRE DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE PERMANENTE propose les formations suivantes :

LES MEURTRIERS SEXUELS

Sous la direction de Jean PROULX (Ph. D. Psychologie)
19-20 novembre 2020

VICTIMES D'AGRESSIONS, AUTEURS DE VIOLENCES : ÉVALUATION ET PRISE EN CHARGE

Sous la direction de Roland COUTANCEAU, psychiatre,
et Marie-Odile BESSET, psychologue clinicienne
26-27 novembre 2020

APPROCHE PSYCHOCRIMINOLOGIQUE DU PHÉNOMÈNE DE RADICALISATION ET DES PASSAGES À L'ACTE TERRORISTE

Sous la direction de Nicolas ESTANO, psychologue clinicien
11 janvier 2021

PRÉVENIR LES RPS POUR LES DRH AFIN DE DÉVELOPPER LE MIEUX-ÊTRE DES ÉQUIPES ET ÉVITER DES ISSUES DRAMATIQUES

Sous la direction de Sophie STOLL, psychologue spécialisée en RH
14-15 janvier 2021

Contenu détaillé, renseignements, inscriptions :

PSYCHO-PRAT' Formation Continue – 23, rue du Montparnasse – 75006 Paris
Tél. : 01 53 63 81 55 – Fax : 01 53 63 81 65 – Courriel : formation@psycho-prat.fr